

M U S I Q U E

PITCHOUN

Les riquiquis du minimal

Seuls les imbéciles ne changent jamais d'avis. Récemment, notre chroniqueur « Lyrique » rayait d'un trait de plume les recherches de l'European Minimal Music Project. Ci-dessous, retour de concert, il tire un bilan très indulgent des journées « minimales » de la Biennale et du Festival d'Automne.

En premier lieu, prenons acte du dynamisme qui distingue la plupart des invités du Festival d'Automne. On les sent en train de bouillonner d'impatience et de plaisir face aux buts par eux poursuivis. Cette frénésie est une des grandes joies de la musique. Elle appartient tout particulièrement aux membres du *Groupe 180* de Budapest.

TOUS LES PONCIFS

Vu de manière superficielle, cet ensemble donne l'impression d'une troupe *baba-cool* complètement anachronique, puisque venant de l'autre côté du Rideau de Fer. Curieux mélange de tee-shirts sales, comme on en portait au début des années 70, et de types profondément magyars : un des violonistes à la beauté altière, le front haut et la chevelure léonine de Liszt. Mais l'oreille ne s'y trompe pas : ces hongrois sont de redoutables musiciens, aguerris à toutes les techniques au point que chacun d'entre eux - ou presque - joue deux instruments différents. Cette supériorité ne résulte pas d'un coup de dès : Bartok et Kodaly sont passés par là. Avec la République Démocratique Allemande et la Pologne, la Hongrie est le seul pays du clan communiste à encourager sérieusement la musique nouvelle.

Autre constatation : la variété des propos tenus par les minimalistes européens, qu'ils soient nés à Palerme ou se soient fait « naturaliser », comme l'américain Frédéric Rzewsky dont le *Groupe 180* a joué *Coming together*. Cette pièce est inspirée par un soulèvement, survenu à la prison d'Attica en 1972, au cours duquel quarante personnes furent tuées.

Pendant qu'un récitant lit un texte tiré de la correspondance d'un détenu, l'orchestre oscille entre frivolité de façade et humour noir. Ce dernier l'emportera en faisant mieux que tous les accords en ut mineur du monde.

Economique aussi, à 18h30 ce 28 Octobre la chaleur restait accablante dans cette région de l'Afrique, voisine de l'Équateur. Cette espèce d'opéra d'Hector Zazou a l'ossature des récits pseudo-exotiques ayant bercé notre enfance. Il y est question de zoulous, d'aborigènes, de la mer de Chine et de Sidi-Bel-Abbès. On y entend une paralytique, qui se déplace en chaise roulante et porte un casque colonial, chanter devant deux palmiers verdoyants : « *Où sont tous mes amants, les noirs aux bras puissants ?* ». A partir d'un minimum d'éléments - c'est le cas de le dire - , un monde surgit. Un embryon de decadence plagiale : la fin d'un *recitativo secco* est là. Et, avec lui, tous les poncifs de l'art lyrique. Une des chanteuses trille : Lakmé et la Reine de la Nuit passent. Un saut de quarte, et des sonneries de clairon s'annoncent. La voix d'un des personnages change tellement en l'espace de trois notes qu'il se met à singer Eddy Mitchell. Quant aux percussionnistes de rigueur, en frac et coiffés d'un fez, ils éalent la magie de rythmes instantanés, jaillis d'une Afrique stylisée. Même si le zaïrois Kanda Bongo semble se trouver parmi eux...

LES LAMASSERIES D'ICI

Puisque nous voici face à la question des cellules métriques répétées jusqu'à la transe, autant ne pas biaiser. Ces *Aspects de la musique minimale* auront démontré qu'on peut la lire de différentes façons. Avec *Hoketus* du hollandais Louis Andriessen, on n'a pas uniquement affaire à une oeuvre qui est déjà un classique du genre. Son auteur tient aussi à ménager un régal pour très fins musiciens. Qu'on n'ait pas la naïveté de croire qu'il se cache dans le titre, allusion à une technique en usage dans la musique chorale du Moyen-Age. On le trouve plutôt dans les variations presque microscopiques, sinon lilliputiennes intervenant fréquemment sur des schémas rythmiques longuement répétés. Si ces malices faites à la redondance

métrique ne s'adressent guère au commun des mélomanes, le bavarois Peter-Michaël Hamel, un barbu jovial, se révèle bien plus accessible. *Mandala*, pour piano préparé, rend sa démonstration très attrayante grâce à des timbres dont chaque couleur correspond à telle ou telle partie de l'œuvre. Il en résulte un agréable carnet de voyage à Java, l'instrument étant modifié de manière à ce qu'il limite à la perfection les gongs, les tambours secs, les bambous et l'ensemble des métallophones utilisés en Indonésie.

L'Extrême-Orient étant la matrice des redites rythmiques, il n'y a rien de stupéfiant à ce que l'italien Roberto Laneri - dont l'habileté et les accessoires relèvent quasiment du *Salon de Musique* - se serve aussi de ce paramètre pour arriver à son but. *Two views of the Amazon* est certainement un tableau de genre, tout rempli des sifflements, des chants d'oiseaux ou des crocodiles qui habitent « *l'enfer vert* ». Pourtant, cette composition pour bande magnétique et voix *live* a d'autres prétentions : modifiant les fréquences vocales pour les faire ressembler aux chants des lamasseries tibétaines, elle recherche l'harmonie cosmique. Stockhausen perdrait-il l'exclusivité gagnée avec *Sirius* ? En tout cas, une chose est sûre : plusieurs chemins mènent à l'Absolu. Y compris ceux de la *minimal music*.

Philippe OLIVIER